

**Nathalie SMADJA**  
*À ma manière*



*Aux amazones, aux guerrières, aux femmes.*

*Pour tous les chagrins que je traîne,  
J'ai mis mon cœur en quarantaine,  
À ma manière.*

DALIDA  
Paroles de Sylvain Lebel,  
Jean-Claude Jouhaud, Diane Juster

## SEPT HEURES TRENTE.

Rebecca allume la radio, se lève, met sa bouilloire en marche et une tranche de baguette dans le grille-pain. Elle s'assoit à la table de la cuisine, étale du beurre sur ses tartines, regarde les nouvelles sur son téléphone, boit son thé. Puis elle se dirige vers sa chambre, choisit les vêtements qu'elle va porter, se douche, démêle sa lourde chevelure brune, se parfume, s'habille, se maquille, range tout derrière elle. Une fois ces gestes accomplis, Rebecca est prête pour sa journée. Alors, elle prépare de nouveau du thé, prend son livre, son téléphone et s'installe dans son fauteuil. Quel que soit le jour, quelle que soit la météo, Rebecca accomplit les mêmes gestes. Rituel immuable.

Elle ne verra personne. Ni aujourd'hui, ni les autres jours.

Elle ne sortira pas. Ni aujourd'hui, ni les autres jours.

La vie de famille, elle en a eu une, avec un mari et des enfants. Deux : une fille et un garçon. Anna et Solal. Ils sont grands maintenant. En âge de fonder une famille. Elle, elle en a fini avec les obligations familiales. Fini avec les obligations sociales, aussi. Depuis presque un an qu'elle est à la retraite. 57 ans et officiellement vieille, ainsi qu'elle se présente. Plus de contraintes, plus de paraître, personne à qui prouver quoique ce soit. Elle est celle qu'elle est. Solitaire. Casanière.

Mais demain, elle fera une exception. Comme elle le fait le premier vendredi de chaque mois. Un rendez-vous fixé lorsque Anna et Solal ont quitté le domicile familial à quelques semaines d'intervalle. Ce sont eux qui ont instauré ce rituel du vendredi soir et depuis, chacun tient ses engagements. Rebecca a prévu de leur cuisiner une paëlla. Une de ses spécialités dont ses enfants raffolent. D'ailleurs, ce n'est pas la seule recette dans laquelle Rebecca excelle.

Elle est une talentueuse cuisinière. Elle a toujours aimé préparer de bons plats et régaler ses invités. Du temps où elle était encore avec son chirurgien de mari, le couple organisait très régulièrement des dîners à la maison et sa réputation de cuisinière émérite était alors unanime. Sans doute un héritage de son enfance, lorsqu'elle faisait ses devoirs sur la table de la cuisine pendant que sa mère s'affairait aux fourneaux. Ça marque. Forcément. Alors, même si elle ne prépare plus de repas au quotidien depuis que les enfants ont quitté le domicile, elle remet volontiers son tablier pour leur faire plaisir et se délecte à l'avance de réveiller des souvenirs de leur vie en famille.

Pour les courses, la technologie a fait des miracles : elle n'a même plus besoin de se rendre au supermarché. D'un clic, elle passe sa commande et indique l'heure de livraison souhaitée. Pas de foule, pas de déplacement : le confort absolu. Elle use et abuse de ces outils pour effectuer ses achats, qu'il s'agisse d'alimentation, d'habillement, de lecture, ou même de sa vie sociale. Elle publie régulièrement selfies et petits plats sur Facebook ou Instagram, ajoutant un commentaire qu'elle compose avec la plus grande attention. À chacun de ses posts, elle recueille des dizaines de « pouces levés », « cœurs dans les yeux » et autres manifestations d'enthousiasme. Car elle a beau être sauvage, Rebecca n'en est pas moins populaire. Elle l'a d'ailleurs toujours été. Son humour grinçant et son sens de l'auto-dérision ont toujours été plébiscités. Elle maintient ainsi des relations étroites avec ses amis sans jamais les voir, et cela lui convient parfaitement bien.

Depuis qu'elle est à la retraite, Rebecca se sent enfin en harmonie avec son mode de vie. Elle apprécie pleinement ses nouvelles habitudes et considère chacune de ses trouvailles pour ne pas sortir comme une revanche sur tout ce qu'elle vivait comme des contraintes et obligations.

Déjà, son divorce était un premier pas vers sa liberté. Elle se souvient avec douleur du regard plein de reproches que son mari lui adressait à chaque fois qu'elle rechignait à l'idée de confier les enfants à un baby-sitter pour se rendre à l'autre bout de la ville et s'asseoir à une table pour écouter des histoires de bloc opératoire. Encore aujourd'hui, elle ne comprend pas son point de vue. Pourtant, il fallut du temps pour que l'idée de la séparation se fraie un chemin jusqu'à son esprit. Solal avait trois ans. Anna n'était pas bien plus grande - les deux enfants ont cinq ans d'écart. Et elle était tout simplement incapable d'imaginer un autre modèle que celui qui, encore aujourd'hui, est le plus répandu : les enfants entourés de leurs deux parents. Inlassablement, elle lui répétait qu'elle était fatiguée, qu'elle voulait passer du temps en famille, qu'il était inutile de dépenser de l'argent en baby-sitters... Rien n'y faisait. Pour lui, le temps avec ses amis méritait tous les sacrifices. Enfin, lorsque c'était elle qui se sacrifiait. Parce que lui avait tous les droits. Il travaillait, prenait des gardes, se rendait à des congrès ici et là, et lorsqu'il lui arrivait d'avoir une soirée libre, il « fallait » aller dîner avec ses amis, ou les inviter à la maison. Inévitablement, un jour, le point de non retour fut atteint. La vérité apparut, nue et crue, aux yeux de Rebecca : elle devait le quitter. Une fois sa décision prise et énoncée, tout s'accéléra. Comme s'il guettait le top départ. Il se montra tout de suite d'accord sur tous les points : elle et les enfants resteraient dans l'appartement, il les verrait un week-end sur deux et la moitié des vacances et verserait à Rebecca une pension chaque mois. La semaine qui suivit, il avait déménagé. Un mois plus tard, il avait récupéré l'intégralité de ses affaires. Et Rebecca commença à vivre. À sa manière. S'abandonnant totalement à son rôle de mère. Ne voyant ses amis que lorsque les enfants étaient avec leur père. Et encore, lorsqu'elle avait retrouvé « une forme humaine » selon sa propre expression.

Elle commença à refuser les sorties, les dîners, les rencontres, les spectacles, les concerts. À dire non, sans plus chercher d'excuse. Ses amis respectèrent ses choix. Elle se fit de plus en plus rare, jusqu'à ne plus se montrer. Mais son esprit était là, clins d'œil sur les réseaux sociaux et échanges sur WhatsApp. Même Colette, son amie d'enfance, ne jouissait d'aucun traitement de faveur. Enfin, presque. De loin en loin, elles passaient tout de même un moment en tête à tête.

En revanche pour ses enfants, son prolongement, tout a toujours été différent. Pour eux, elle a toujours oublié solitude et habitudes, sans sourciller. Allant jusqu'à sortir pour papoter avec sa fille. Comme cette fois où Anna l'avait appelée, en larmes. Sans même demander la cause de cet immense chagrin, Rebecca lui proposa de la rejoindre. Evidemment, le temps qu'elle arrive, les larmes d'Anna avaient séché et elles passèrent un moment à discuter de tout et de rien mais Rebecca ne regretta pas son déplacement. Comme elle n'a jamais regretté aucun des moments qu'elle choisit de passer avec eux. Que ce fut au détriment de son couple, de ses amis ou de sa solitude. Elle s'est toujours réjouie de chacun de leurs instants d'intimité partagés.

Immanquablement, chaque premier vendredi du mois, Anna et Solal lui font passer un véritable interrogatoire. Et ne sachant pas leur mentir ni cacher quoique ce soit, elle leur avoue qu'elle n'a vu personne depuis leur précédent dîner. C'est toujours la même chanson, comme un jeu entre eux. Elle leur dit que le temps passe vite et qu'elle ne s'ennuie pas des autres. Ils lui répondent qu'elle devrait tenter de rencontrer de nouvelles têtes, et pourquoi pas essayer de se réconcilier avec l'amour et les hommes. Ils débordent d'imagination lorsqu'il s'agit des amours de leur mère. Comme cette fois où ils lui avaient piqué sa tablette pendant qu'elle était dans la cuisine pour l'inscrire en douce

sur un site de rencontre. Ils avaient beaucoup ri ce soir-là d'ailleurs. Une fois les enfants partis, Rebecca passa des heures à relire ce qu'ils avaient écrit sur elle, à observer à la loupe la photo qu'ils avaient choisie, se demandant si elle était toujours séduisante, désirable. Elle ne s'était pas interrogée sur le sujet depuis bien longtemps. Puis, retrouvant ses esprits, elle réalisa que tout cela n'avait aucun sens puisqu'elle ne songeait absolument pas à mettre qui que ce soit dans son lit, et encore moins dans sa vie. Alors, après avoir cherché en vain comment annuler cette inscription, elle avait éteint sa tablette et n'y avait plus trop pensé... Jusqu'au dîner suivant, quand ils lui demandèrent combien d'hommes figuraient désormais sur sa liste d'attente. Ils n'étaient pas étonnés lorsqu'elle leur dit qu'elle n'en savait rien. Elle dut insister pour qu'ils n'aillent pas vérifier pour elle. Ils discutèrent encore de ce qu'ils nomment « son isolement » comme s'il s'agissait d'une maladie incurable, pendant une bonne partie de la soirée. Encore une fois, elle leur dit que « c'est le monde à l'envers », que « c'est à elle de s'inquiéter pour eux et non l'inverse ». Encore une fois, ils repartirent en lui extorquant la promesse d'une sortie, pour assister à une pièce de théâtre, un film ou un concert ou que sais-je, d'ici leur prochain dîner.

Ce scénario, elle est toujours prête à le rejouer, le sourire aux lèvres et le cœur en fête. Ils lui parlent de leurs vies. De leurs réussites professionnelles - Solal est avocat et Anna travaille dans le milieu artistique. De leurs amis et de leurs sorties. Elle a la preuve, comme s'il subsistait un doute, qu'elle a su élever ses enfants pour qu'ils deviennent de beaux adultes, libres, autonomes et bien dans leur peau. Sans l'aide de son ex-mari ou de qui que ce soit. Même pas de sa mère, Sonia, décédée alors que Anna avait trois mois.

Au même moment, la mère était diagnostiquée d'un cancer du sein et la fille apprenait qu'elle était enceinte.

Sonia avait 54 ans. Elle subit toutes les étapes de la maladie en un peu moins d'une année : double mastectomie, chimiothérapie, radiothérapie, perte des cheveux et, comme si ce n'était pas assez, la fuite du mari. Déjà peu présent, ce dernier s'inscrivit aux abonnés absents dès le début des traitements et comme dans un mauvais film, il lui annonça qu'il n'en pouvait plus de lui mentir, qu'il lui devait la vérité, qu'il était amoureux d'une autre. Evidemment, l'autre avait quinze ans de moins qu'elle, une toute fraîche. Forte et digne, Sonia traversa cette succession d'événements dans la plus grande solitude. Refusant de se laisser accompagner dans ces moments où elle était déparée de ses attributs féminins. Apparaissant seulement dans les brèves périodes d'accalmie. Et toujours avec le sourire. Encore plus pudique lorsqu'il s'agissait de se confronter à sa fille. Ce n'est qu'à la naissance d'Anna qu'elle baissa sa garde, et que Rebecca put l'approcher de nouveau. Trois petits mois, pendant lesquels grand-mère et petite-fille eurent à peine le temps de faire connaissance. Comme sa mère avant elle. Et peut-être même la mère de sa mère. Un héritage génétique comme une malédiction. De mère en fille. Des femmes fortes, qui semblent se jouer des événements de la vie et des moments les plus difficiles avec grâce et légèreté, sans jamais se plaindre. Toujours tirées à quatre épingles. Jamais de mauvaise humeur. Jamais un mot plus haut que l'autre.

Rebecca en voulut à sa mère. Longtemps. Elle ne put être là pour elle. La réciproque est toute aussi vraie. Sa mère avait dicté des règles qui établissaient la distance à respecter entre elles. Rebecca aurait aimé partager avec elle toutes ces premières fois liées à la grossesse. La garde-robe que l'on doit adapter, le ventre que l'on sent bouger pour la première fois, les premières images... Elle aurait aimé apaiser les souffrances de Sonia aussi. L'accompagner et lui tenir la main pendant les séances de chimiothérapie ou lui préparer ses repas. Ou même simplement profiter de

ces moments pour discuter un peu de la vie. Une proximité à laquelle elle n'eut jamais accès. Sonia était trop fière pour partager cela avec qui que ce soit, y compris avec ses enfants. Le partage n'avait jamais été le point fort de leur relation. L'intimité encore moins.

C'est peut-être bien à cela que pense Rebecca lorsqu'elle reçoit ses enfants : réduire la distance qui les sépare, être proche d'eux et conjurer ainsi cet autre héritage, comme un mauvais sort qui s'acharne sur les femmes de la famille.

Anna est une femme épanouie, surtout depuis qu'elle a rencontré Léonard et partage sa vie avec lui. Cela fait cinq ans maintenant et leur relation semble très équilibrée. Le jeune homme fait beaucoup rire Anna, jouit d'une jolie situation professionnelle, et semble très amoureux. Il ne fait pas rire Rebecca, elle le trouve même assez agaçant à vouloir faire rire en permanence, mais elle aime à voir sa fille heureuse et elle ne peut que constater qu'ils forment un couple assez harmonieux. Rien à voir avec le sien du temps où elle était mariée. Personne n'était épanoui dans cette histoire, sûrement pas elle en tout cas. Elle ne sait toujours pas ce qui l'a poussée dans les bras de son exmari. Elle s'est longtemps posé la question, sans jamais trouver de réponse satisfaisante. Patrick est un homme séduisant et intelligent, personne ne dira le contraire. Mais il est aussi égocentrique que dépourvu d'humour. Rebecca, quant à elle, a mis du temps à s'affirmer, peut-être que ce sont les certitudes de Patrick qui l'ont poussée dans ses bras. Peut-être pensait-elle inconsciemment pouvoir s'en inspirer pour gagner en confiance. Peut-être est-elle simplement tombée dans son piège, comme toutes celles qui croisent son chemin. Quoiqu'il en soit, le modèle peu équilibré de leur couple n'a apparemment pas déteint sur les relations amoureuses de ses enfants et Rebecca en tire une certaine fierté. Elle a hâte d'en avoir une nouvelle confirmation.

L'émotion sera là, palpable, lorsqu'elle leur ouvrira la porte. Comme toujours, ils seront bien habillés. Elle aussi aura fait un effort. Ils la complimenteront sur son apparence et sur les senteurs qui s'échapperont de la cuisine. Elle les observera attentivement, de la tête aux pieds, comme elle le faisait lorsqu'ils sortaient de l'école, ne laissant passer aucun détail, pour s'assurer qu'ils vont bien, qu'ils ne lui cachent pas un problème. Probablement une déformation professionnelle. Les yeux en amande de Solal, marron, presque dorés, avec une pointe verte dans le bas de l'iris, comme les siens. Les cheveux bruns légèrement ondulés et très volumineux chez les deux enfants. Cette tignasse, à laquelle il aurait été étonnant qu'ils échappent, Patrick et Rebecca ayant cela en commun. Les formes voluptueuses d'Anna, identiques à celles de sa mère et l'allure dégingandée de son père pour Solal. Et aussi, ce geste de la main chez Anna, identique à celui de Rebecca, lorsque son doigt effleure le grain de beauté qui orne son visage, juste au-dessus de sa lèvre supérieure, à droite. Ils se dirigeront directement vers leurs anciennes chambres, comme ils l'ont toujours fait. Leurs voix se superposant. Comme s'ils n'avaient jamais quitté cet appartement. Elle les suivra de loin. Répondra à leurs questions. Leur demandera ce qu'ils ont fait depuis la dernière fois qu'ils étaient là. Ils rigoleront d'elle. Ils rigoleront de tout. Ils s'émerveilleront devant la paëlla. Ils parleront des derniers films et des dernières pièces de théâtre. Elle leur racontera ses derniers livres lus. Ils parleront des prochains voyages qu'ils envisagent de faire. Elle promettra de sortir voir un film ou un concert ou juste boire un café avec Colette d'ici leur prochaine visite. Ils sauront avec certitude qu'elle ne le fera pas... Et ils repartiront. Elle restera un moment éveillée, le temps de ranger le salon et la cuisine. Puis, elle ira se coucher et pensera à eux. Rejouera la soirée, comme on regarde en boucle des photos de voyage. Puis, elle éteindra la lumière,

apaisée, prête à reprendre sa routine dès le lendemain matin.

QUELQUE CHOSE S'EST MANIFESTÉ juste avant la visite de ses enfants. Elle l'a senti, ce matin-là, en enfilant son soutien-gorge. Elle n'a pas voulu y prêter attention. Toute à la joie de cette soirée à venir avec eux. Aujourd'hui, sous ses doigts, « quelque chose » est toujours là. Plus de doute.

Une petite boule là, à gauche, sous le sein. Lorsqu'elle se lave, lorsqu'elle s'habille, parfois même lorsqu'elle est couchée sur le côté, le bras glissé sous l'oreiller, elle la sent. Pas de douleur, juste une petite boule. Évidemment, les souvenirs. Sa mère. Elle se dit qu'elle a déjà gagné quelques années. Elle avait même fini par croire qu'elle n'aurait jamais à y faire face. Elle se dit que c'est son tour. Qu'il va falloir y aller, suivre le protocole, enchaîner les rendez-vous et les examens. Gynécologue, échographie, mammographie, prise de sang. Et la suite. Inimaginable. Impensable. Inévitable.

Elle retient les flots de larmes et de souvenirs. Se dit que la médecine a fait des progrès. Se dit que si ça se trouve ce n'est rien. Et laisse passer. Les heures. Les jours. Les nuits. Elle revit la maladie de sa mère. S'imagine à sa place. Se glisse dans sa peau. Se dit que ce n'est pas possible. Qu'elle n'est pas prête. Qu'elle ne peut pas traverser cela. Ne veut pas.

Alors, elle reprend le cours sa vie, comme si de rien n'était. Ou presque. Les messages sur WhatsApp avec Colette, son amie d'enfance. Avec ses enfants. Elle rigole. Poste sur les réseaux sociaux des photos de ses dernières créations culinaires ou de la couverture du dernier roman qu'elle a lu. Et toujours ce trait d'humour.

Par moments, elle oublie *quelque chose*. À d'autres, elle ne pense qu'à cela, prend son téléphone pour fixer un rendez-vous avec sa gynécologue. Se ravise.

Une semaine.

Une autre.

Encore trois jours.

Elle ne parvient plus à faire semblant que *quelque chose* n'existe pas. Hier, elle n'a pas été capable de faire quoique ce soit. N'a même pas pu répondre à Colette qui lui proposait de prendre un café avec elle. Ni lire une seule ligne de son livre. Elle n'a pas écouté son émission de radio préférée. N'a même pas mangé. Ni dormi non plus. Elle s'est levée ce matin à 7 heures 30, comme d'habitude. A reproduit mécaniquement les gestes du quotidien.

Décidée. Ce matin, elle fixe le rendez-vous.

10h. Le cabinet médical est ouvert. Rebecca prend une grande inspiration et appelle. Ils lui proposent une date dans trois mois. Elle est au bord des larmes. Insiste. Dit que c'est urgent. Demande à parler à sa gynécologue. Obtient un rendez-vous pour le mardi de la semaine suivante.

Apnée.

Elle doit entendre un diagnostic. Tant qu'il ne sera pas prononcé, elle ne pourra pas respirer. Alors elle attend. Toute la journée. Toute la nuit. Jusqu'à la fin de la semaine. Le bout du week-end. Le mardi suivant. Elle mange à peine. Répond aux messages qui lui sont envoyés, pour ne pas laisser de place au « Que se passe-t-il ? » ou au « Tout va bien ? ». Elle n'est pas prête à parler de *quelque chose*. D'ailleurs que dirait-elle ? Elle ne sait pas vraiment de quoi il s'agit ni à quoi elle va devoir faire face. Elle observe son reflet dans la glace, tire ses cheveux, essaie de voir à quoi elle ressemblerait sans. Ressort les photos de cette époque lointaine où elle les portait courts. Revoit des images de sa mère avec ce turban sur la tête et sa petite mine. Vulnérable. Fragile. Belle aussi. Elle était restée belle jusqu'au bout. Même lorsqu'il ne lui restait que la peau sur

les os. Le flot de ses pensées et le manège des images se déversent sans arrêt.

Enfin le rendez-vous.

Elle est prête.

Allongée. Les pieds dans les étriers. Puis assise, au bord de la table d'auscultation, bras par dessus tête. La gynécologue palpe, tâte, pose des questions, tente de l'apaiser. Lui demande depuis combien de temps elle sent cette petite boule que sa main experte a immédiatement repérée. Rebecca ne ment pas... À quoi bon ? Oui, elle sait, deux semaines de stress et d'angoisse, c'est long. Elle écoute le sermon de son médecin. Elle entend aussi le « peut-être que ce n'est rien, même avec vos antécédents familiaux. Nous allons vérifier à l'échographie et à la mammographie, je vous fais l'ordonnance ». Elle ressort. Sans plus d'information. Appelle le laboratoire qui pratique les échographies. Le même que d'habitude. Le même que celui où elle se rendait lors de ses grossesses. Une annulation de dernière minute lui permet d'obtenir un rendez-vous le vendredi suivant.

Apnée.

Impuissance.

Comme lorsqu'elle faisait face au mutisme de sa mère malade. Comme lorsque ses enfants la regardaient avec les yeux brillants de fièvre et qu'elle attendait chez le pédiatre.

Salle d'attente.

Encore une.

Autour d'elle, des femmes enceintes. Impatientes. Rayonnantes. Eclaboussantes de bonheur. Elle se demande ce qu'elle fait là. Veut partir. S'enfuir.

La mammographie, d'abord. Il fait froid dans la salle. Elle se tient comme une adolescente à la poitrine naissante : dos voûté, bras croisés sur son torse nu, regard tourné vers le sol. Elle se place face à l'engin. La manipulatrice la

positionne, le sein coincé entre les plaques, le bras par dessus. *Quelque chose* lui fait mal. « Ne bougez plus. Ne respirez plus ». Quelques secondes et les plaques libèrent le sein. Deuxième pose. « Ne bougez plus. Ne respirez plus ». Et on recommence avec le sein droit.

— C'est bon. Installez-vous dans l'autre salle pour l'échographie, le médecin va arriver.

Elle s'allonge sur le papier. Toujours torse nu. Elle fixe l'écran sur lequel elle lit son nom comme s'il appartenait à quelqu'un d'autre. Elle a froid. Le médecin entre dans la salle. Le gel glacé, la sonde. Les images qui apparaissent, incompréhensibles. Le temps s'est arrêté. « Trois zones... suspect... là aussi... IRM... biopsie... vous voyez là... fibreux... dense... Vous pouvez vous rhabiller et patienter dans la salle d'attente ».

Et de nouveau l'attente. Toujours au milieu des femmes enceintes.

Elle est appelée, conduite dans une petite pièce. Le médecin lui propose de s'asseoir. En face d'elle, un tableau lumineux où sont disposés les clichés qui viennent d'être faits. Il ne prononce pas de diagnostic. Mais elle reconnaît ce ton qui en dit long et prépare le patient au pire.

Encore des rendez-vous. Encore une semaine.

IRM. Nouvelle salle d'attente. Encore une pièce glacée. Cette fois, elle est allongée sur le ventre, les seins dans le vide, les bras le long du corps, un casque sur les oreilles. Le bruit est infernal. Des larmes coulent sur ses joues. Elle claque des dents. Vingt minutes. La table sort du tunnel. « Vous pouvez vous rhabiller et passer dans la salle d'attente, le médecin vous appellera pour vous expliquer les résultats ». Encore une petite salle et un médecin qui parle tout bas. Les termes sont un peu plus précis : « triple foyer... zones fibreuses en étoile... ne peux me prononcer, mais... hôpital public... privé... protocole... vous savez tout ça... pas de certitude... attendre la biopsie ».